

PARIS
IMPRESSIONS
EN BLANC ET NOIR

Roger Grenier
Rainer G. Mordmüller
Gerd Winner
Manfred Zimmermann

Editeur

Helwig Schmidt-Glintzer

Herzog-August-Bibliothek

Wolfenbüttel 2009

Roger Grenier

TRACES

Je ne sais pas si je suis un provincial ou un Parisien. Je suis né par hasard en Normandie, ce qui ne compte guère. Pau et le Béarn où j'ai passé mon enfance et mon adolescence m'ont inspiré une bonne partie de mes livres. Mais ma ville, c'est Paris. J'ai l'impression que les vrais Parisiens sont ceux qui sont nés ailleurs et pour qui vivre à Paris est une conquête. Il me suffit de passer sur un pont de la Seine, et je m'émerveille. D'un côté, la Cité, Notre-Dame, de l'autre, le Grand Palais, la colline de Chaillot. Et des ciels incomparables! Ce n'est pas un rêve, je suis à Paris!

Le lendemain de mon arrivée, par la gare d'Orsay – aujourd'hui, ses quais étant trop petits pour les trains actuels, on l'a transformée en musée, le musée d'Orsay – un copain m'a donné rendez-vous au mythique café de Flore, à Saint-Germain-des-Prés. Les vieux habitués ne disaient jamais «au Flore», mais «à Flore». Nous avons été servis par le célèbre garçon de café, Pascal. C'était peut-être lui que Sartre avait décrit dans *L'être et le néant*, en analysant «l'en-soi du garçon de café».

Après ce début spectaculaire, la crise du logement et les avatars de l'existence, m'ont fait faire le tour de la ville, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. J'ai hanté les Gobelins, où une bourgeoisie un peu déchu cachait son appauvrissement; la Gare du Nord où tout semblait organisé, commerces et brasseries, pour détrousser les Anglais et les Belges dès qu'ils débarquaient. Le quinzième arrondisse-

ment où les ateliers d'artisans allaient céder la place aux immeubles pour jeunes cadres. La Rive droite et la Rive gauche ... J'ai même loué très brièvement, au pied de Belleville, un logement à l'adresse exotique: impasse de la Baleine. J'ai beaucoup marché à pied, parce que les métros et les bus étaient rares, mais aussi par plaisir. Quand on se promène le nez en l'air, on découvre une seconde ville. Les derniers étages des immeubles ont une architecture bien à eux, semblent indépendants de ce qui existe en dessous. Ils forment une cité perchée dans le ciel.

À Pau, mon père faisait partie d'une société qui s'appelait *Les Amis de Paris*. Ce genre de club n'existe plus. Il y aurait plutôt des sociétés des ennemis de Paris. Les provinciaux nous détestent. C'est sans doute parce que la France est depuis des siècles un État centralisé à l'extrême. Tout passe par la capitale, tout converge vers elle. Les efforts récents de décentralisation paraissent peu de chose. Mon père avait une bonne raison d'adhérer aux *Amis de Paris*. Il était né rue Mazarine, dans une maison où se trouve actuellement un restaurant fréquenté par les intellectuels du sixième arrondissement.

Parfois, dans la grande ville, je cherche des traces de ma famille. J'ai l'impression d'être un archéologue. Le père de mon père était prote dans un journal d'annonces, *Les Petites Affiches*, situé rue du Louvre. De la rue Mazarine, il n'avait que la

Seine à traverser, par le Pont des Arts. Ensuite, il a ouvert une imprimerie à son compte boulevard de Strasbourg. Grâce à une photo où l'on distingue une borne de porte cochère semblable à nulle autre, j'ai pu identifier la maison, au 43. Par le même procédé, cette fois une fontaine dans une cour, j'ai retrouvé rue Poissonnière, dans le quartier du Sentier, le domicile de ma famille maternelle, qui avait débarqué du Languedoc, je ne sais ni pourquoi ni comment.

Je ne parcours jamais le vieux quartier des Halles, où habitaient mes parents avant la Première Guerre, sans penser à l'aventure, érotique et macabre à la fois, vécue au début du XVIII^e siècle par le maréchal de Bassompierre. Une histoire si séduisante et terrifiante que Goethe et Hugo von Hofmannsthal en ont fait des récits. Bassompierre rencontre une belle lingère sur le Petit Pont. Après une nuit inoubliable, les amants décident de se revoir. Mais la première qui arrive au rendez-vous, c'est la Peste. Et à propos de ce fléau qui n'épargna pas Paris, quand je dois aller à la radio, je passe par le pont de Grenelle sous lequel s'étend en longueur l'île des Cygnes. J'allais y promener mon chien Ulysse. Mais au temps jadis, on l'appelait l'île Maquerelle et on y enterrait les victimes de la peste.

En cherchant dans le nord de la ville, rue de Flandre, où pouvait être la boutique d'opticien de l'oncle de ma mère, je suis tombé sur un antique cimetière juif portugais, caché derrière un atelier et un garage. Il date d'avant la Révolution et ressemble en miniature, trente cinq mètres sur dix, au célèbre cimetière juif de Prague.

J'ai cherché aussi, à Ménilmontant, le magasin de chaussures de ma marraine, situé sur le boulevard, à deux pas du cimetière du Père Lachaise. J'y étais venu en visite dans mon enfance et, comme je devais être insupportable, ma marraine avait dit : «Va te promener au Père Lachaise ... et restes-y».

Les cimetières parisiens sont très beaux, on peut en effet y faire des promenades. Au Père Lachaise, outre Héloïse et Abélard, et Jim Morrison, il y a par exemple la tombe de Victor Noir, journaliste assassiné en 1870 par le Prince Bonaparte. Son gisant donne lieu à une superstition des femmes du quartier. Celles qui veulent un enfant viennent toucher le renflement du pantalon. Au cimetière de Passy, le monument funéraire de Marie Bashkirtseff, la petite Russe passée à la postérité grâce à son Journal, est meublé de façon extraordinaire, en style 1880, avec des photos, des tableaux, des bustes. C'est un salon.

À deux pas de chez moi, au coin de la rue de Grenelle et de la rue de Bourgogne, c'est là, sous le trottoir, qu'a été enterrée Adrienne Lecouvreur, la grande comédienne amie de Voltaire, empoisonnée sans doute par la duchesse de Bouillon qui lui disputait le maréchal de Saxe. On refusait encore aux comédiens une sépulture chrétienne. On l'avait inhumée à la va vite, dans un chantier.

Ce pittoresque des sépultures m'a longtemps diverti. Mais aujourd'hui, il y a des cimetières, Montparnasse en particulier, où je commence à retrouver trop d'amis.

Un Parisien peut passer sa vie à la recherche de ce qu'il a connu, et peut-être aimé, et qui a dis-

paru. La charmante place des Fêtes, en haut des Buttes-Chaumont, dont le nom était déjà une promesse, n'existe plus. On a démoli toutes les maisons, construit des blocs qui ressemblent à des prisons. On n'a même pas gardé la forme de la place, de sorte qu'il m'est impossible de retrouver où se trouvait, dans le passé, l'ancienne petite école arménienne où j'allais voir de tendres amies.

Il y a quelques années, on se récitait encore le nom des plus célèbres bordels de la capitale, fermés à jamais et entrés dans l'Histoire: le Sphinx, le One Two Two, le Chabanais ... Rue Marcadet, au Nord de Montmartre, une étrange maison arborait, de part et d'autre du porche, deux scaphandriers en guise de cariatides. Puis un jour, plus de maison, plus de scaphandriers. Je les aurais volontiers classés monuments historiques.

Une curiosité à ne pas rater: quand il y a une réception à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille, on laisse grande ouverte la salle de bains, pour l'émerveillement des invités. Car cet hôtel particulier a été celui d'Eugène de Beauharnais, le fils de l'impératrice Joséphine, et il avait fait aménager cette pièce plutôt intime comme un chef d'œuvre du style Empire, d'un luxe inouï.

On a beau aimer Paris, l'explorer dans tous ces recoins, il reste toujours des lacunes dans notre géographie sentimentale, des taches blanches sur le plan. Pour ne pas avoir été étudiant à la Sorbonne, j'ai raté le jardin du Luxembourg, hanté par tant de générations d'escoliers. Il reste pour moi une terra incognita, un endroit où je ne me sens pas chez moi.

Parlons Beaux-Arts. Place Furstemberg, derrière Saint-Germain-des-Prés, il y a un petit musée, l'atelier de Delacroix. Autrefois, on pouvait y acheter très bon marché des photos prises par l'artiste (on sait qu'il était un adepte de la photographie). Rue de l'Odéon, chez les marchands d'estampes, on trouvait pour rien des Prisons de Piranese. Mais rien à faire, c'était encore trop cher pour moi.

J'avais un vieux collègue journaliste qui était un enragé collectionneur. Il allait au marché aux puces, Porte de Saint-Ouen, repérait une toile, collait littéralement son nez dessus, car il était myope au dernier degré, marchandait, l'emportait et, rentré chez lui, rue Jacques Callot, fixait sur le cadre une petite étiquette dorée: «Cézanne». Il paraît que certains étaient vrais. Il faillit me communiquer sa passion. J'achetai quelques croûtes. Il décréta qu'un portrait de petite fille était un Mary Cassat. Et qu'une femme, procédant à ses ablutions sur un bidet en acajou, était de la main de Toulouse-Lautrec.

Et puis, je devrais dire et surtout, Paris foisonne en traces littéraires. Quand je passais sur les Grands Boulevards, devant la chocolaterie Prévost, je me souvenais que ma mère aimait beaucoup y aller dans sa jeunesse, après avoir vu quelque mélodrame à l'Ambigu où une amie caissière lui donnait des billets de faveur, et je pensais en même temps que, dans Proust, Odette raconte à Swann qu'elle va prendre un chocolat chez Prévost. Un mensonge, bien sûr. Et cela déclenche une crise de jalousie.

À une époque, je jetais un œil tous les jours, en allant travailler, sur l'hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam, où Baudelaire a vécu de 1859 à 1864 et où il a été «aussi mal que possible». Un jour, presque en face, j'ai repéré chez un libraire d'occasion un exemplaire de la première édition de Baudelaire dans la Pléiade. À un prix de marché noir, car c'était la guerre. Je me suis saigné aux quatre veines et j'ai acquis le livre. Il m'est devenu encore plus précieux plus tard, quand j'ai découvert qu'il contenait un faux, les *Années de Bruxelles*, commis par Pascal Pia, mon maître et mon ami.

Mais Baudelaire, on s'épuise à le suivre dans sa trentaine de domiciles parisiens. Pour Gérard de Nerval, hélas, un seul lieu hante nos imaginations. C'est, dans l'île de la Cité, la rue de la Vieille Lanterne, où il se pendit, une nuit d'hiver «noire et blanche», rue disparue aujourd'hui. Le trou du souffleur du Théâtre de la Ville serait exactement à l'emplacement de la grille à laquelle Nerval s'est pendu. Selon Baudelaire, il «alla discrètement, sans déranger personne, – si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, – délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver ...» Quel homme, dans tout le dix-neuvième siècle, fut plus délicieux que Gérard de Nerval, le poète, le traducteur de *Faust*? Un de ses contemporains, Eugène de Mirecourt, le décrit ainsi : « ... une franche et loyale physionomie, sur laquelle, chose rare en ce bas monde, se reflètent à la fois la bonté, l'esprit, la finesse et la candeur». À quoi cela lui a-t-il servi? À aller se pendre, avec un cordon de tablier de cuisine par une nuit de gel, et à finir à la

morgue, «couché nu sur un couvercle de zinc», comme l'a vu Maxime du Camp.

Quand je vivais dans le quartier des Gobelins, je longuais en imagination le cours de la Bièvre, pauvre petite rivière enterrée, comme un vulgaire égout, mais quand même poétique. La Bièvre, cela veut dire la rivière des castors. Elle est souvent évoquée par les écrivains, et je pensais aux scènes des *Misérables*, de Victor Hugo, qui se déroulent dans ce quartier. Quand je vais prendre l'air dans les jardins du musée Rodin, comment ne pas penser à Rainer Maria Rilke? Quand j'habitais rue de Lourmel, je n'arrivais pas à chasser de mon esprit que le premier texte écrit par Henry Miller a pour titre *Brouillard sur la rue de Lourmel*.

Paris littéraire ... Pourquoi m'éloigner de ma rue du Bac, dont j'aimerais qu'après tant d'errances à travers Paris, elle soit ma demeure définitive? Le premier numéro, au bord de la Seine, a été occupée par d'Artagnan, le célèbre mousquetaire immortalisé par Alexandre Dumas. À l'autre bout, c'est Le Bon Marché, le grand magasin qui a inspiré à Émile Zola *Au Bonheur des Dames*. Entre les deux, Baudelaire a vécu enfant. En continuant à descendre la rue, il y a eu Malraux, Stendhal, débarquant à Paris, logeant dans une mansarde, Mme de Staël, Romain Gary, Chateaubriand qui a vécu au 27, au 42, puis est mort au 120.

Comme voisins, on fait pire.

Roger Grenier

TRACES

I don't really know whether I am a provincial or a Parisian. I happen to have been born in Normandy, but that hardly counts. Much of the material in my books was inspired by the period I spent in Pau and the Bearn during my childhood and adolescence. But my city is Paris. I feel that the real Parisians are the people who were born somewhere else and for whom to live in Paris is a sort of conquest. I only have to cross one of the bridges over the Seine to be lost in wonder. On one side lies the Cite and Notre dame; on the other the Grand Palais and the slope of the Chaillot. And the wonderful skies! No, it's not a dream. I'm in Paris!

The day after my arrival, at the Gare d'Orsay – now turned into a museum since the platforms had become too small for today's trains – a friend asked me to meet him at the legendary Cafe de Flore in Saint-Germain-des-Pres. The old regular customers always used to say »a Flore«. Never »au Flore«. We were served by the famous waiter, Pascal. Perhaps it was he who Sartre was describing in *L'être et le néant*, when he analysed the »selfhood of the cafe waiter«.

After this spectacular beginning, the difficulties of finding a place to live and the problems of daily life in general sent me all round the city, from North to South, from East to West. I wandered round the Gobelins, where a somewhat decayed bourgeoisie was doing its best to hide its poverty; the Gare du Nord where all the shops and pubs

seemed to have been set up to empty the wallets of the British and the Belgians as soon as they set foot from the trains. The 15th arrondissement where the workshops of the craftsmen were giving way to homes for young professionals. The Right Bank and the Left Bank ... For a short time I even rented a place at the foot of Belleville, at an address with the exotic name of the *cul de sac of the Whale*. I walked a lot, because of the scarcity of buses and the metro, but also just for pleasure. When you walk around with your head in the air, you discover another city. The top floors of the buildings have an architecture all their own, seemingly independent of anything below. They form a sort of city up in the sky.

In Pau, my father used to belong to a society called The Friends of Paris. This sort of club no longer exists. Now they would be more like Societies of the Enemies of Paris. The provincials loathe us. This is no doubt because France has for centuries been an extremely centralised state. Everything passes through the capital, everything converges on it. Recent attempts at decentralisation have had little effect. My father had a good reason for belonging to the Friends of Paris. He was born in the rue Mazarine, in a house where there is now a restaurant frequented by the intellectuals of the 6th arrondissement.

Sometimes, in the big city, I look for traces of my family. I feel like an archaeologist. My pa-

ternal grandfather was a printing supervisor for an advertisement paper, *Les Petites Affiches* in the *rue du Louvre*. From the *rue Mazarine* he only had to cross the Seine by the Pont des Arts. Later, he opened a printing shop of his own in the boulevard de Strasbourg. Thanks to a photograph showing a cornerstone of the carriage entrance, resembling no other, I was able to identify the building, at N43. In the same way, this time from a fountain in the courtyard, I found the *rue Poissonnière*, in the Sentier quarter, home to my maternal family who had come from the Languedoc, I do not know how or why.

I never pass through the old quarter of Les Halles, where my parents lived before the First World War, without thinking of the adventure, erotic and macabre at the same time, of Marshal Bassompierre at the beginning of the 18th century. A story so seductive and so horrifying that both Goethe and Hugo von Hofmannstal wrote accounts of it. Bassompierre meets a pretty seamstress on the Petit Pont. After an unforgettable night together, the lovers decide to see each other again. But the first to arrive at the rendez-vous is the Plague. And, as regards that scourge, which did not spare Paris, when I have to go on the radio I pass the Pont de Grenelle under which lies the length of the Ile des Cygnes. I used to walk my dog, Ulysses, there. But in the old days it was called the Ile Maquerelle and it was where they buried the victims of the plague.

While I was looking for the optician's belonging to my mother's uncle, I came across an old

cemetery for Portuguese Jews. It predates the Revolution, and looks like a miniature version – only thirty metres by ten – of the famous Jewish cemetery in Prague.

I have also looked for my godmother's shoe shop, in Ménilmontant, on the boulevard, close to the Père Lachaise cemetery. I visited her as a child. As I was really naughty, my godmother said: »Go and take a walk in the Père Lachaise. And stay there.«

The cemeteries of Paris are beautiful and you can stroll around in them. In the Père Lachaise, aside from Héloïse and Abélard, and Jim Morrison, there is also, for example, the tomb of the journalist Victor Noir, murdered in 1870 by Prince Bonaparte. His stone effigy has given rise to a superstition among the women of the quarter. Those who want a child come and touch the bulge in his trousers. In the Passy cemetery the monument of Marie Bashkirtseff, the little Russian whose name has passed into posterity thanks to her Diaries, is furnished in an extraordinary way, in the style of the 1880s, with photographs, pictures and busts. It is a drawing room.

A few steps from where I live, at the corner of the *rue de Grenelle* and the *rue de Bourgogne*, just there, under the pavement, is buried Adrienne Lecouvreur, the great actress and friend of Voltaire, almost certainly poisoned by the Duchess of Bouillon, who was her rival for the Marechal de Saxe. At that time they still refused Christian burial to actors. She was buried hastily in a hole in the road.

These picturesque displays of tombs amused me for a long time. But now, there are cemeteries, particularly Montparnasse, where I am beginning to find too many of my friends.

A Parisian can spend his life looking for things he has known, and perhaps loved, which are no more. The charming Place des Fêtes, up on the Buttes-Chaumont, whose name alone was already a promise, no longer exists. They have knocked down all the houses and built blocks looking like prisons. They haven't even kept the shape of the square, so that I cannot find the site of the little old Armenian school where I used to go and see my young friends.

A few years ago you could still hear mention of the names of the capital's most famous brothels, now closed for ever and become history: the Sphinx, the One Two Two, the Chabonais ... In the north of Montmartre, in the rue Marcadet, a strange house used to have, one each side of the entrance, two deep-sea divers in the shape of caryatids. Then, one day, no more house and no more divers. I would willingly have classified them as historic monuments.

A curiosity not to be missed: when there is a reception at the German Embassy, in the rue de Lille, they leave the bathroom wide open, to be admired by the guests. For this mansion used to belong to Eugène de Beauharnais, son of the Empress Joséphine, and he had furnished this rather intimate place as a chef d'oeuvre of the Empire style, in unheard – of luxury.

One can love Paris in vain, explore all its little corners, there will always be something mis-

sing from our sentimental geography, blank spaces on the map. As I was never a student at the Sorbonne, I have missed out on the Luxembourg Gardens, haunted by so many generations of scholars. It remains for me a *terra incognita*, a place where I do not feel at home.

Let us talk about the Arts. In the Place Furstemberg, behind Saint-Germain-des-Prés, there is a little museum, the studio of Delacroix. You used to be able to buy there, very cheaply, photographs taken by the artist. (it is well known that he was a good photographer). In the rue de l'Odeon, at the print sellers, you could find the Prisons of Piranesi for virtually nothing. But nothing doing, they were still too expensive for me.

I had an old journalist colleague who was an avid collector. He used to go to the flea market at Porte Saint-Ouen, spot a canvas, put his nose right up to it, because he was terribly short-sighted, and bargain. Then he would take it away and once he got home to the rue Jacques Callot, he would put a little gilded label on the frame: »Cézanne«. It seems that some were genuine. He almost got me to share his enthusiasm. I bought some bits and pieces. He claimed that a portrait of a little girl was a Mary Cassat. And that a woman washing herself at a mahogany basin stand was by Toulouse-Lautrec.

And then I have to say, above all, that Paris is full of literary remains. When I walked along the Grands Boulevards, in front of the chocolate house, Prévost, I would remember how much my mother liked to go there when she was young, after she had seen some melodrama at the Ambigu

theatre where she had a cashier friend who used to give her free tickets. And then I would think of the time in Proust, where Odette tells Marcel that she is going to have a chocolate at Prévost. A lie, of course. And that sets off a fit of jealousy.

At one time, on my way to work every day, I used to glance at the Dieppe mansion in the rue d'Amsterdam, where Baudelaire lived from 1859 to 1864, and where he went through »a period as bad as it possibly could be«. One day, almost opposite, at a second-hand bookshop, I found a Pléiade first edition of Baudelaire. It was at a black-market price, because of the war. I paid through the nose and acquired the book. It became even more precious to me later when I discovered that it contained a pastiche, *Les Années de Bruxelles* by Pascal Pia, my teacher and friend.

But you can wear yourself out following Baudelaire through the thirty or so places in Paris where he lived. For Gérard de Nerval, alas, there is only the one place that haunts our thoughts. That is the now vanished rue de la Vieille Lanterne on the Île de la Cité, where he hanged himself one »black and white« winter's night. The opening for the prompter's voice at the Théâtre de la Ville is in exactly the same place as the grating from which Nerval hanged himself. According to Baudelaire, he »went off secretly so as not to bother anyone – so secretly that his discretion seems like a mark of contempt – to let loose his soul in the darkest street he could find.« What man in the whole of the 19th century was more delightful than Nerval, the poet and translator of *Faust*? One of his contemporaries, Eugène de Mirecourt, described him as having ... »frank, straightforward features, in

which, rare in this wretched world, were reflected at the same time goodness, intelligence, sensitivity and honesty«. But what good did it do him? To go and hang himself with a kitchen apron-string on a freezing night and finish up in the morgue »lying naked on a sheet of zinc«, as he was seen by Maxime du Camp.

When I used to live in the Gobelins Quarter, I imagined going down the stream of the Bievre, poor little buried river, like a common sewer, but poetic all the same. The Bièvre means the river of Beavers. It has often been mentioned by writers and I used to think of the scenes in *Les Misérables* of Victor Hugo which took place in this district. When I take a stroll in the gardens of the Rodin museum, how can I fail to think of Rainer Maria Rilke? When I lived in the rue de Lourmel, I couldn't get out of my mind that the first book written by Henry Miller was called *Fog on the rue de Lourmel*.

Literary Paris ... Why leave my rue du Bac, which, after so many wanderings across Paris, I would like to be my final permanent home? Number 1, next to the Seine, was occupied by d'Artagnan, the famous musketeer, immortalised by Alexandre Dumas. At the other end is Le Bon Marché, the big shop which inspired Emile Zola to write *Au Bonheur des Dames*. Between the two, Baudelaire lived as a child. As you continue down the street, there have been Malraux, Stendhal, coming to Paris and lodging in a garret, Madame de Staël, Romain Gary, Chateaubriand, who lived at numbers 27 and 42 and died at number 120.

One could do worse for neighbours.

Roger Grenier

SPUREN

Ich weiß nicht, ob ich Provinzler oder Pariser bin. Durch Zufall bin ich in der Normandie geboren, das zählt fast nicht. Pau und das Béarn, wo ich meine Kindheit und Jugend verbrachte, haben zu einem guten Teil meine Bücher inspiriert. Aber meine Stadt, das ist Paris. Ich habe den Eindruck, daß die wahren Pariser woanders geboren wurden und für sie bedeutet, in Paris zu leben, einen vollkommenen Erfolg. Für mich reicht es, über eine Seinebrücke zu gehen und ich staune. Auf der einen Seite die Cité, Notre Dame, auf der anderen Seite der Grand Palais, der Hügel von Chaillot. Und dieser unvergleichliche Himmel! Das ist kein Traum, ich bin in Paris!

Am Tag nach meiner Ankunft am Orsay-Bahnhof – heute hat man ihn in ein Museum verwandelt, das Orsay-Museum, da die Schienen zu schmal waren für die heutigen Züge – hatte sich ein Freund mit mir im Café de Flore verabredet in Saint Germain des Prés. Die alten Kenner sagen nie »au Flore«, sondern »à Flore«. Wir wurden von dem bekannten Kellner des Cafés, Pascal, bedient. Es war vielleicht er, den Sartre in »*L'Être et le Néant*« (»*Sein und Nichts*«) beschreibt, indem er das »In-sich-Sein« des Kellneres analysiert.

Nach diesem spektakulären Anfang gab es die Schwierigkeit, eine Unterkunft zu finden; diese Veränderung des Daseins führte zu einer Stadtreise von Nord nach Süd, von Osten nach Westen. Ich hielt mich in der Gobelins-Gegend auf, wo

eine ein bißchen abgestiegene Bürgerschaft versuchte, ihre Armut zu verstecken; am Gare du Nord, wo alles gut organisiert zu sein schien, Geschäfte und Bierkneipen, um die Engländer und Belgier auszunehmen, sobald sie angekommen waren. Das fünfzehnte war das Viertel, wo die Werkstätten der Handwerker angingen, den Immobilien für die Angestellten Platz zu machen. Das rechte Ufer und das linke Ufer ... Ich hatte sogar sehr kurze Zeit am Fuße von Belleville eine Wohnung mit einer exotischen Adresse gemietet: *Wal-Sackgasse*.

Ich bin viel zu Fuß gegangen, weil die Busse und die Metro selten waren, aber auch aus Vergnügen. Wenn man mit der Nase in der Luft spazieren geht, entdeckt man eine zweite Stadt. Die letzten Stockwerke der Gebäude haben eine eigene Architektur, sie scheinen unabhängig zu sein von dem, was sich darunter befindet. Sie bilden eine Stadt, die in den Himmel gebaut ist.

In Pau war mein Vater Mitglied einer Gesellschaft, die sich »*Freunde von Paris*« nannte. Diese Art Klub gibt es heute nicht mehr. Es gäbe eher Gesellschaften, die »*Feinde von Paris*« heißen könnten. Die Leute der Provinz mögen uns überhaupt nicht. Das liegt zweifellos daran, daß Frankreich seit Jahrhunderten ein Staat ist, der extrem zentralisiert ist. Alles findet in der Hauptstadt statt, alles läuft hier zusammen. Die Versuche der letzten Zeit zur Dezentralisierung scheinen wenig Wir-

kung zu haben. Mein Vater hatte gute Gründe, Mitglied der »Freunde von Paris« zu sein. Er wurde in der rue Mazarine in Paris geboren, in einem Haus, in dem sich heute ein gut besuchtes Restaurant befindet und in dem Intellektuelle des sechsten Viertels verkehren.

Manchmal suchte ich in dieser großen Stadt nach den Spuren meiner Familie. Ich komme mir dann wie ein Archäologe vor. Der Vater meines Vaters war Schriftsetzermeister einer Anzeigenzeitung »*Les Petites Affaires*«, in der rue du Louvre gelegen. Von der rue Mazarine mußte er nur den Pont des Arts überqueren. Später hat er auf dem Boulevard de Strasbourg eine eigene Druckerei eröffnet. Dank eines Fotos, auf dem man den Grenzstein einer Toreinfahrt erkennen kann, der keinem anderen gleicht, konnte ich das Haus 43 identifizieren. Auf gleiche Weise, dieses Mal war es ein Brunnen im Hof, habe ich die rue Poissonnière wiedergefunden, im Sentier-Viertel gelegen, wo sich das Haus meiner mütterlichen Familie befand, die aus dem Languedoc kam, ich weiß nicht wie und warum.

Ich gehe nie durch das alte Hallen-Viertel, wo meine Eltern vor dem ersten Weltkrieg wohnten, ohne an das erotische und gleichzeitig makabre Abenteuer zu denken, das Anfang des 18. Jahrhunderts der Marschall de Bassompierre dort erlebte. Eine verführerische und schreckliche Geschichte, aus der Goethe und Hoffmannsthal Novellen gedichtet haben. Bassompierre trifft eine schöne Wäscherin auf dem Petit Pont. Nach einer unvergeßlichen Nacht entscheiden die Liebenden

sich wiederzusehen. Aber die erste, die zum Treffpunkt erscheint, ist die Pest. Übrigens sparte diese Geißel auch Paris nicht aus, – wenn ich zur Rundfunkstation gehe, überquere ich den Pont de Grenelle, unter dem sich die Insel der Schwäne erstreckt. Dort führte ich meinen Hund Ulysse aus. Aber früher nannte man sie die Maquarelle-Insel und dort wurden die Pestopfer beerdigt.

Als ich im Norden der Stadt die rue de Flandre suchte, wo das Optikergeschäft des Onkels meiner Mutter gewesen sein könnte, bin ich auf einen alten portugiesischen Judenfriedhof gestoßen, versteckt hinter einer Werkstatt und einer Auto-Garage. Er stammt aus der Zeit vor der Revolution und ähnelt – nur kleiner – fünfunddreißig mal zehn Meter, dem Prager jüdischen Friedhof.

Ich habe auch in Ménilmontant das Schuhgeschäft meiner Patentante auf dem Boulevard gesucht, die Straße ist nur zwei Schritte vom Père Lachaise-Friedhof entfernt. Ich war dort in meiner Kindheit zu Besuch; wie unerträglich muß ich gewesen sein, meine Patentante sagte zu mir: »Geh auf den Père Lachaise ... und bleib dort!«

Die Pariser Friedhöfe sind sehr schön, man kann dort Spaziergänge machen. Auf dem Père Lachaise sind außer Héloïse und Abélard und Jim Morrison zum Beispiel das Grab von Victor Noir, ein 1870 vom Prinzen Bonaparte getöteter Journalist. Seine Statue, ein liegender Körper, regt die Frauen des Viertels zum Aberglauben an. Die, die sich ein Kind wünschen, kommen, um die Erhöhung seiner Hose zu berühren. Auf dem Friedhof

von Passy ist das Grabmonument der Marie Bashkirtseff, der jungen Russin, die der Nachwelt durch ihr Tagebuch in Erinnerung geblieben ist. Das Monument ist ganz besonders ausgestattet, im Stile von 1880, mit Fotos, Bildern und Büsten, wie in einem Wohnzimmer.

Zwei Schritte von mir entfernt, auf der Ecke rue de Grenelle und rue de Bourgogne, ist die Stelle, wo unter dem Fußweg die große Schauspielerin Adrienne Lecouvreur liegt, die Schauspielerin und Freundin von Voltaire, vergiftet, zweifellos von den Herzogin de Bouillon, die ihr den Marschall von Sachsen streitig machte. Man verweigerte den Schauspielern ein christliches Begräbnis. Man hat sie auf die Schnelle auf einer Baustelle begraben.

Das Pittoreske der Grabmäler hat mir oft Vergnügen bereitet. Aber heute gibt es Friedhöfe, besonders der von Montparnasse, wo ich anfangs, zu viele Freunde wiederzufinden.

Ein Pariser kann sein Leben mit der Suche nach dem, was er einmal geschätzt und vielleicht geliebt hat, verbringen und was nun verschwunden ist. Der reizende und bezaubernde Place des Fêtes, oben auf der Buttes-Chaumont, dessen Bezeichnung schon ein Versprechen war, er existiert nicht mehr. Man hat alle Häuser zerstört und Wohnblöcke gebaut, die Gefängnissen gleichen. Man hat nicht einmal die Form des Platzes gelassen, sodaß es mir unmöglich ist, die alte, kleine armenische Schule wiederzufinden, wo ich damals hinging, um meine kleinen zarten Freundinnen zu treffen.

Vor einigen Jahren kannte man noch die Namen der berühmtesten Bordelle der Hauptstadt. Sie sind schon ewig geschlossen und in die Geschichte eingegangen: das Sphinx, das One Two Two, das Chabanais ...

In der rue Marcadet, im Norden von Montmartre, gab es ein merkwürdiges Haus, wo sich auf beiden Seiten des Portals zwei Tiefseetaucher mit aufgesetzten Taucherhelmen befanden, die als Karyatiden dienten. Dann eines Tages war das weg, keine Taucher mehr. Ich hätte sie gern als denkmalgeschützt eingestuft.

Eine Kuriosität, die man nicht versäumen sollte: wenn ein Empfang in der Deutschen Botschaft in der rue de Lille gegeben wird, läßt man das Badezimmer ganz weit offen, um die Gäste in Erstaunen zu versetzen. Denn dieser Palast war der von Eugène de Beauarnais, dem Sohn der Kaiserin Joséphine und er hatte diesen eher intimen Raum als ein Meisterwerk in einem unglaublichen Luxus im Empire-Stil einrichten lassen.

Es ist schön, Paris zu lieben, es in all diesen Winkeln auszukundschaften, es bleiben immer Lücken in unserer Geographie der Sentimente, weiße Flecken auf dem Stadtplan. Da ich als Student nicht an der Sorbonne war, habe ich den Luxemboug-Garten verpaßt, der für Generationen von Studenten unersetzlich war. Er bleibt für mich eine terra incognita, ein Ort, an dem ich mich nicht wohl fühle.

Sprechen wir von der Kunst. Am Place Furstemberg, hinter Saint-Germain-des-Prés, gibt es ein kleines Museum, das Atelier von Delacroix.

Früher konnte man dort sehr günstig Fotos kaufen, die von dem Künstler aufgenommen worden waren. (Man weiß, daß er ein großer Anhänger der Photographie war.) In der rue de l'Odéon bei den Druckgraphikhändlern fand man für wenig die Gefängnisse von Piranesi. Aber es war nichts zu machen, es war noch zu teuer für mich.

Ich hatte einen alten Journalistenkollegen, der fanatischer Sammler war. Er durchsuchte den Flohmarkt an der Porte de Saint-Ouen, fand eine Leinwand und klebte wortwörtlich mit der Nase darauf, denn er war kurzsichtig im letzten Grade, handelte erfolgreich, zu Hause angekommen; in der rue Jacques Callot, klebte er auf den Rahmen ein kleines vergoldetes Schildchen: »Cézanne«. Es scheint, daß etliche echt waren. Er hat mir fast seine Leidenschaft weitergegeben. Ich kaufte einige schlechte Gemälde. Er behauptete, daß ein Porträt von einem kleinen Mädchen ein Bild von Mary Cassat sei und erklärte eine Frau, die sich auf einem Mahagonibidet wusch, zu einem echten Toulouse-Lautrec.

Und dann müßte ich noch besonders hervorheben, daß Paris von literarischen Spuren überquillt.

Wenn ich an der Chocolaterie Prévost auf den Grands Boulevards vorbeikam, erinnere ich mich, daß meine Mutter es sehr liebte, in ihrer Jugend dorthin zu gehen, nachdem sie ein Melodrama im Ambigu-Theater gesehen hatte, wo eine Freundin Kassierererin war und ihr günstig Eintrittskarten gab, und ich dachte gleichzeitig, daß ja bei Proust Odette Swann erzählt, daß sie Schoko-

lade bei Prévost trinken wird. Eine Lüge, na klar. Und das löst eine Eifersuchtsszene aus.

Es gab eine Zeit, da warf ich jeden Tag, wenn ich zur Arbeit ging, einen Blick auf das Hôtel de Dieppe in der rue d'Amsterdam, wo Baudelaire von 1859 bis 1864 gelebt hat und wo er es »so schlecht wie nur möglich« hatte. Eines Tages, fast gegenüber, fand ich in einem Antiquariat ein Exemplar der ersten Pléiade-Ausgabe von Baudelaire zu einem Schwarzmarktpreis, denn es war Krieg, aber ich habe das Buch gekauft. Es ist mir später noch wertvoller geworden, als ich entdeckte, daß es ein gefälschtes Gedicht enthielt, die »Années de Bruxelles«, verbrochen von Pascal Pia, meinem Meister und Freund.

Aber bei Baudelaire ist man erschöpft, wenn man den mehr als dreißig Wohnorten nachspürt.

Bei Gérard de Nerval beschäftigt unsere Vorstellungen leider nur ein Ort. Er ist in der rue Vieille Lanterne, wo er sich in einer »schwarzen und weißen« Winternacht erhängte, einer Straße, die es heute nicht mehr gibt. Der Souffleurkasten des Théâtre de la Ville müßte genau das Gitter sein, wo Nerval sich aufhängte. Nach Baudelaire ging er »diskret, ohne jemanden zu stören – so diskret, daß seine Diskretion wie eine Verachtung erschien – seine Seele in der schwärzesten Straße, die er finden konnte, aufzugeben ...«

Welcher Mann des 19. Jahrhunderts wäre feiner als Gérard de Nerval, der Dichter und Übersetzer des *Faust*. Einer seiner Zeitgenossen, Eugène de Mirecourt, hat ihn folgendermaßen beschrieben: » ... ein offenes und treues Gesicht, in

dem sich Güte und Geist widerspiegelt, der Scharfsinn und die Aufrichtigkeit, eine Seltenheit auf dieser traurigen Welt. (Aber was hat ihm das geholfen?) Sich mit einer geknoteten Schürzenschnur in einer eiskalten Nacht aufzuhängen, um dann im Leichenschauhaus auf einer Zinkplatte zu enden«, wie Maxime du Camp es gesehen hat.

Als ich im Gobelins-Viertel wohnte, ging ich in meiner Vorstellung die Bièvre entlang, armer beerdigter kleiner Fluß, wie ein gemeiner Abflußkanal, aber trotzdem poetisch. Die Bièvre bedeutet der Fluß der Biber. Er wurde oft von den Dichtern wieder in Erinnerung gerufen und ich denke an Szenen, die sich in diesem Viertel abspielten, wie in »*Les Misérables*« (»*Die Elenden*«) von Victor Hugo. Wenn ich in die Gärten des Rodin-Museums gehe, um Luft zu schnappen, wie könnte man nicht an Rainer Maria Rilke denken? Als ich in der rue Lourmel wohnte, konnte ich meine Gedanken nicht davon abbringen, daß der erste Text, den Henry Miller schrieb, den Titel: »*Brouillard sur la rue Lourmel*« (»*Nebel in der Lourmel-Straße*«) trägt. Literarisches Paris ...

Warum sollte ich meine rue du Bac verlassen, ist sie nach so vielem Herumschweifen in Paris nicht mein endgültiger Wohnort? Die erste Hausnummer zum Ufer der Seine hin wurde von Artagnan bewohnt, dem berühmten Musketier, verewigt von Alexandre Dumas. Am anderen Ende ist le Bon Marché, das große Kaufhaus, das Emile Zola zu »*Au Bonheur des Dames*« (»*Das Glück der Damen*«) angeregt hat. Zwischen beiden hat Baudelaire als Kind gewohnt. Wenn man weiter die Straße hinabgeht, waren dort Malraux und Stendhal, als sie nach Paris kamen. Und in einer Mansarde lebten, dann Madame de Staël, Romain Gary, Chateaubriand, der in der 27 und in der 42 wohnte und in der 120 starb.

Als Nachbarn gibt es Schlimmeres.

Impressum

PARIS
IMPRESSIONS
EN BLANC ET NOIR

Rainer G. Mordmüller, Gerd Winner, Manfred Zimmermann

Das Portfolio enthält von jedem Künstler fünfzehn Werke.

Der Text ist von Roger Grenier, Paris.

Die Übersetzung ins Deutsche erfolgte von Žibuntas Mikšys, Paris
die ins Englische von Robin Seeley, London.

Die Typographie und den Satz aus der Garamond Classico
von Linotype besorgte Claude Wunschik, Bremen.

Der Bilderdruck wurde von der Druckerei Quensen,
Druck und Verlag, Lamspringe, im Duoton auf
LuxoSamt, 300 g/qm im Format 49 × 34 cm hergestellt.

Die von 1/250 bis 250/250 gekennzeichneten Portfolios wurden
von den Künstlern arabisch nummeriert und signiert.

Es erscheint eine Sonderedition von 25 Exemplaren im Digital-Art-Print
auf Hahnemühle Matt FineArt 308 g/qm, 100 % Cotton white
im Format 59,4 × 42 cm. Die Blätter sind römisch nummeriert
und von den Künstlern signiert.

Der Direktor der Herzog-August-Bibliothek,
Prof. Dr. Helwig Schmidt-Glintzer, ist der Herausgeber
des Künstlerbuches.

Das Portfolio PARIS, IMPRESSIONS EN BLANC ET NOIR erscheint anlässlich
der Erstpräsentation zur Ausstellung im August 2009 in der
Herzog-August-Bibliothek.

Wolfenbüttel 2009

Das Exemplar trägt die Nummer: